

**Lev Ilizirov**

-

**Portfolio 2026**



## Dunes prophesies, 2022-2024

Dans cette installation, vous pouvez voir des images que j'ai prises sur la plage de Natania, près de la réserve d'iris et d'lr Yamim, où je travaille intensément depuis 2022.

À mon arrivée en Israël, à l'âge de 17 ans, quelques années avant de m'installer à Jérusalem pour mes études à l'Académie des Beaux-Arts, je me suis installée à Netanya. Je me rendais ici pour m'isoler du chaos social et trouver le calme, en me promenant dans les dunes et en nageant dans la mer. Cet endroit avait une signification profonde pour moi. Il était magique et spirituel. Parfois, je rencontrais par hasard des renards roux. À ma grande déception, lorsque j'y suis retournée des années plus tard pour rendre visite à des amis et à ma famille, j'ai découvert un immense nouveau quartier en pleine expansion, aujourd'hui appelé Ir Yamim : des immeubles résidentiels de 30 étages avec piscines privées, centres commerciaux et galeries marchandes. Le paysage disparaît de jour en jour. La plupart des personnes qui s'installent ici travaillent à Tel-Aviv, mais cherchent des logements plus abordables en dehors de la ville.

Ces dernières années, Israël est devenu surpeuplé, en particulier le long de la côte méditerranéenne. Cela a entraîné une augmentation du trafic et de la pollution. De nombreux immigrants viennent en Israël pour vivre en Terre sainte.

À mon retour, j'ai constaté ces changements et j'ai réalisé que la seule chose qui n'avait pas changé, c'étaient les dunes le long de la plage. Elles sont trop instables pour être construites. Les effondrements sont fréquents et les vagues méditerranéennes continuent d'avancer, érodant les falaises année après année. Le

vent transporte le sable sec à travers les stratifications croisées, les remodelant sans cesse.

J'ai commencé à remarquer les changements qui se produisaient chaque année et j'ai commencé à photographier les dunes à chaque visite à Netanya. Je me suis concentré sur des vues rapprochées et zoomées de la stratification croisée du sable, en partie par souvenir, et en partie par nostalgie des promenades que j'y faisais. Je voulais préserver la beauté de ce lieu et délibérément masquer la destruction.

J'ai commencé à remettre en question l'idée de sainteté sur cette terre – l'arrogance profonde d'être religieux tout en détruisant tout et tous au nom de Dieu. Je ne vois que du sable et des pierres. Il n'y a rien de sacré sur cette terre. Pour moi, la géologie de ce lieu a plus de sens que sa religion. J'ai découvert une beauté tranquille dans la façon dont la nature construit ses strates au fil du temps, tandis que les humains s'entretuent par vanité à travers des siècles d'histoire. Ces sables perçoivent le temps différemment. Dans chaque couche stratifiée, on peut lire les années, marquées par des bandes durcies par la pluie. Et tout cela peut être emporté par le vent à tout moment. La situation fragile du Moyen-Orient maintient le monde entier dans la tension et la peur. Cette installation est composée de petites images d'archives disposées selon une grille systématique, aux côtés de fines gravures superposées spontanément. Le dialogue entre l'ordre et le chaos reflète la lutte entre le désir de domination de l'humanité et le besoin de survie de la nature. La vie, imprévisible, trouve toujours un chemin, comme des fleurs poussant sur l'asphalte. Rien ne résiste au vent.

*Installation (photographie, métal, ventilateurs)  
Daegu Biennale 2025, Corée.*



## Drifting in the Uncertain, 2025.

Une haute structure cylindrique est suspendue au plafond, se déplaçant doucement d'avant en arrière selon un rythme lent et mécanique. Une grande photographie s'enroule autour de sa surface : un paysage marin enveloppé d'un épais brouillard. Des îles rocheuses émergent à peine de la brume. La scène manque de netteté, d'horizon ou de perspective fixe ; ses contours se dissolvent dans l'obscurité.

Ce lent mouvement de pendule active l'image. Il introduit un sentiment de répétition, d'indécision. La structure ne tourne pas et ne tourne pas en spirale ; elle se contente d'avancer et de reculer, comme si elle arpentait la même pensée. Le geste est simple, mais son effet est désorientant : nous ne sommes jamais tout à fait fixés devant l'œuvre. En tant que spectateurs, nous sommes nous aussi entraînés dans cette oscillation, à la fois physique et émotionnelle.

L'image et son mouvement évoquent ensemble un état familier de la vie contemporaine : le sentiment d'être suspendu entre deux directions. Une anxiété silencieuse face à l'avenir. Une crise de sens. Une perte de confiance dans les récits – personnels, spirituels, politiques – qui nous ancrèrent autrefois.

Les neurosciences nous apprennent que le cerveau est conçu pour prédire, identifier des schémas et réduire l'incertitude. Lorsque

ces schémas échouent – lorsque l'avenir est illisible ou que les croyances s'effondrent – le cerveau réagit par la détresse. L'amygdale, responsable de la peur, s'active. Nous nous retrouvons pris dans des boucles de doute et d'anticipation. L'installation incarne cela : non pas un mouvement libre, mais une répétition contrainte. En avant et en arrière. Encore et encore.

En psychologie existentielle, cet état est décrit comme une « crise de sens » – un moment où aucune direction ne semble juste, car la croyance elle-même s'est dissoute. Des études montrent que lorsque les individus perdent la foi (qu'elle soit religieuse, idéologique ou personnelle), ils vivent souvent une forme de chute libre cognitive et émotionnelle. Sans fondement stable, même le mouvement devient une sorte de cercle vicieux.

Et pourtant, quelque chose demeure. Les îlots de l'image, bien qu'obscurcis, sont toujours là. La structure bouge, mais ne s'effondre pas. De la théorie quantique à la pensée bouddhiste, on nous rappelle que l'incertitude n'est pas toujours une absence. Elle peut aussi être un espace. Une possibilité. Une transition.

L'installation ne résout pas l'incertitude, elle lui donne forme. Elle n'offre pas la foi, elle offre une présence. Une présence qui oscille doucement, d'avant en arrière, suspendue dans un espace où le sens n'a pas disparu, mais doit encore se préciser.

*Installation (métal, moteur, photographie)*





**I see the dance but I don't hear the music.**

**Paris Photo 2022.**

Dans cette performance, j'utilise un souffleur de feuilles pour disperser 7 000 petites photographies dans l'espace. Ce sont des fragments de ma vie : souvenirs personnels, travail professionnel, images d'amis et de famille. J'expose mon identité, mes souvenirs et mes secrets, non pas pour les préserver, mais pour les disperser, les pousser, les projeter dans l'espace, dans les gens.

Je veux que le public soit confronté au chaos. Non pas comme une métaphore, mais comme une présence.

Ce n'est pas du spectacle.  
C'est de la confrontation.

Nous vivons dans un monde construit de publicités et de conservation, où tout doit être propre, parfait, correct. La religion, la politique et les normes sociales nous forcent à suivre l'ordre : accessible, acceptable, contrôlé. Mais tout ce qui sort de ce cadre devient « mauvais », « étrange », « inacceptable ». Par peur, nous discriminons. Nous nous accrochons à la structure. Nous pavés la vie.

Mais la civilisation que nous avons bâtie n'est pas le monde que nous habitons réellement. Hors du système, la vie est un fleuve : rapide, boueux, imprévisible. Aucun animal, aucun arbre, aucune tempête, aucun instant n'obéit à nos scripts.

Pourtant, nous continuons à tenter de canaliser la nature sauvage.

Dans cette performance, les photographies deviennent des agents du désordre.

Le souffleur de feuilles devient une extension de la force naturelle.

Je me déplace dans l'espace tel le chaos lui-même – non pas pour détruire, mais pour désorganiser.

Pour briser l'illusion d'un ordre trompeur.

Gustav Mahler a décrit un jour une vision :  
Des danseurs dans une salle de bal  
brillamment éclairée, vus de loin dans la nuit,  
leur musique inaudible.

Ce silence – cette séparation – est ce à quoi je résiste.

Je veux entendre la musique pour comprendre le mouvement.

Je veux connaître l'histoire, afin de pouvoir choisir les traditions à suivre – et celles à rejeter – car beaucoup ne correspondent plus à la vie que nous vivons aujourd'hui.

Je veux vous entraîner dans cette danse, dans le désordre, dans l'instant qui précède la formation du sens –  
quand la vie est,  
quand vous en faites partie,  
quand vous commencez à vous poser des questions,  
avant de juger les autres.

*Performance  
(7000 impressions, souffleur de feuilles)*





## Real Unreal, 2024

Real Unreal explore la frontière fragile entre perception et sens – entre ce qui est vu, ce qui est imaginé et ce qui résiste à la représentation. L'œuvre s'inspire de la distinction de Lacan entre le Réel – ce qui se situe au-delà du langage et ne peut être symbolisé – et la réalité, ce monde construit et partagé, façonné par les images, les signes et les codes culturels.

Au cœur de l'installation se trouve une structure en bois inspirée de la logique spatiale brisée de la peinture médiévale, où la perspective visuelle est incohérente, aplatie et superposée symboliquement plutôt qu'optiquement. Cette géométrie fracturée évoque non seulement la désorientation visuelle, mais aussi une dimension sacrée – où l'espace divin résiste à la cohérence de la géométrie terrestre. Dans ce langage visuel, l'espace se brise pour révéler quelque chose au-delà : une rupture spirituelle, un aperçu d'une présence qui échappe à l'ordre rationnel.

Deux grandes estampes, évoquant des rouleaux de la Torah ou un livre ouvert, sont suspendues à la structure. Ce geste tisse un lien entre la psychanalyse et la religion, deux systèmes qui tentent d'aborder la souffrance et la quête de sens. Pourtant, là où la religion offre cohérence par la loi sacrée et le récit divin, la psychanalyse (surtout selon Lacan) insiste sur la rupture. Elle expose le manque au cœur du sujet – quelque chose que la religion peut masquer par le fantasme, la structure ou

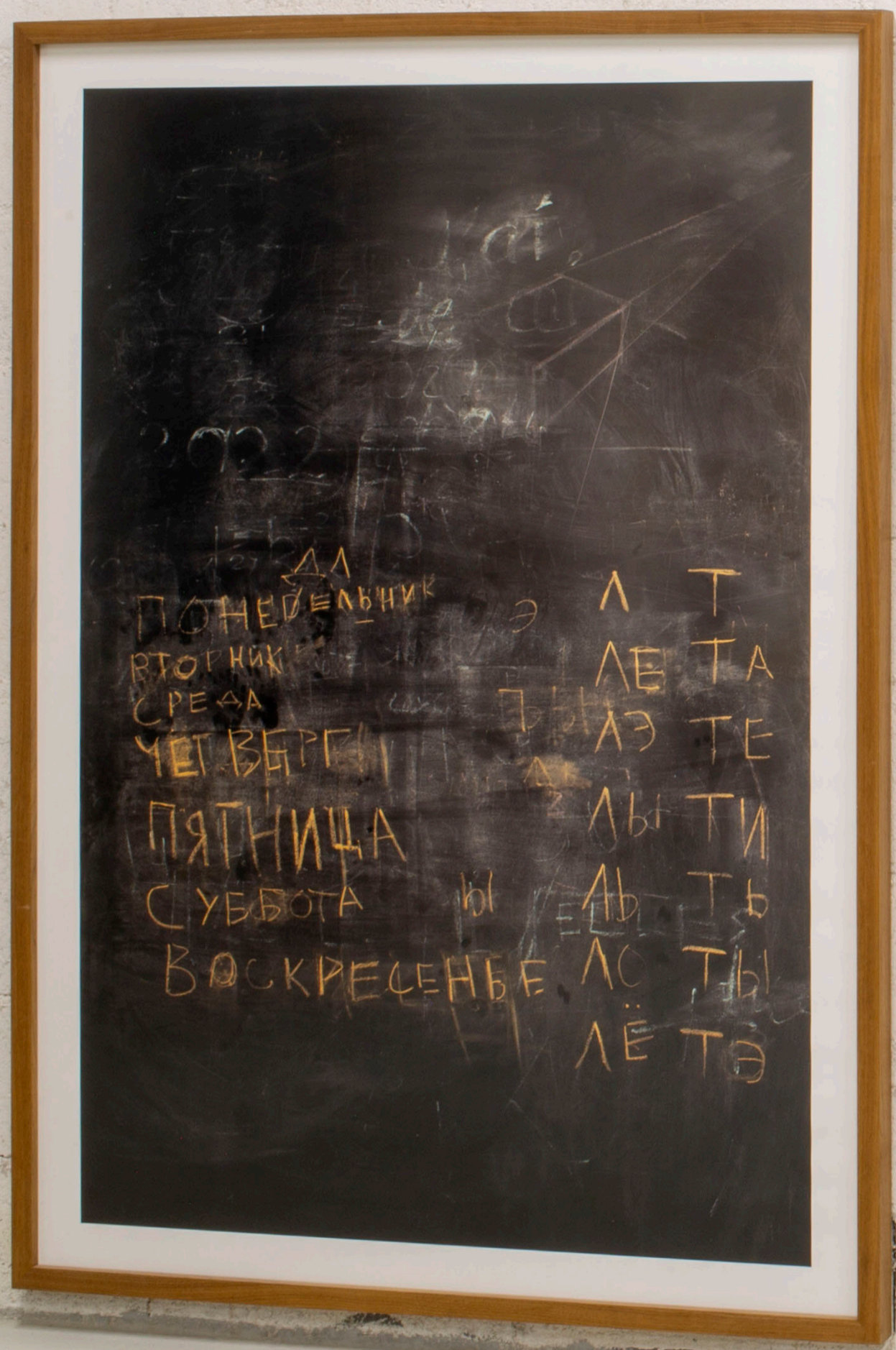
l'illusion d'un « Grand Autre » garant du sens.

Les photographies de l'installation montrent deux perspectives distinctes sur le même fragment architectural : une paire de fenêtres séparées par une paroi de verre. Ce dédoublement résiste à la résolution et reflète mon engagement à étudier les choses sous des angles multiples – refusant de tirer des conclusions hâtives façonnées par l'idéologie, le fantasme ou les croyances héritées. Avant que le sens ne soit fixé, Real Unreal nous invite à nous attarder dans l'ambiguïté – à voir en profondeur, à regarder à nouveau et à accepter que la vérité puisse résider dans ce qui ne peut être pleinement résolu.

Real Unreal n'est pas une résolution, mais une rupture. Il propose un espace où les binaires se dissolvent – réel/irréel, mot/image, sacré/profane – et où regarder devient à la fois une confrontation avec les limites de la vision, du langage et de la croyance, et un acte éthique : une invitation à réfléchir plus profondément, avant de croire trop vite.

*Installation (bois, métal, néon, photographie)*





## Blackboards, 2017-2025

J'ai peint le mur en noir, non pas pour le cacher, mais pour l'inviter. La craie est devenue le support de l'émergence : les premières tentatives d'écriture de mes enfants, leur façon de façonner le monde par des symboles, se déployaient sur cette surface comme un rituel quotidien. La déformation des lettres, leur ressemblance avec l'alphabet phénicien, laissaient entrevoir quelque chose de primitif : la formation brute du sens, faisant écho aux écritures anciennes où l'abstraction est devenue langage.

Au fur et à mesure que mes fils commençaient à apprendre, j'ai documenté cette évolution. Mais le mur est devenu plus qu'une surface d'écriture : il est devenu un champ polyphonique, où les hiéroglyphes russes cyrilliques, latins, hébreux et japonais, issus des symboles élémentaires de l'anime Naruto (feu, terre, vent, eau), coexistaient, superposés à la craie et à l'intention. Un terrain de jeu sémiotique.

Et les fantômes. Lorsque la craie est effacée, elle laisse un résidu. Des traces. Ces taches, ces images rémanentes, refusent de disparaître complètement. Elles se transforment en formes picturales – une beauté accidentelle née de l'effacement, tels des palimpsestes où le souvenir hante

la surface. Les pensées d'un enfant, à moitié effacées, ne se perdent pas ; elles deviennent quelque chose de nouveau. Le mur lui-même devient une métaphore de l'esprit : écrasé, imparfait, imprégné d'impressions passées.

Ce qui a commencé comme un intérêt semi-archéologique pour l'évolution de l'écriture s'est transformé en quelque chose de plus intime. J'ai découvert une nouvelle façon de comprendre mes enfants, non pas à travers ce qu'on leur apprenait, mais à travers ce qu'ils choisissaient d'exprimer. Le tableau est devenu un miroir, une interface visuelle entre leur monde intérieur et le mien. J'ai appris à lire leurs jeux, leurs désirs, leurs affinités.

J'ai aussi dessiné sur le tableau : la Terre tournant autour du soleil, visualisant des vérités autrement trop abstraites. J'ai utilisé le mur comme un outil pédagogique et, ce faisant, je suis revenu à la forme la plus ancienne d'enseignement : le geste, le dessin, la narration.





## LEV ILIZIROV

### **Expositions (sélection)**

2025 Daegu Photo Biennale, Daegu, Korea (Sep-Nov)

2025 Correspondance, le 17 studio. 15 (Sep)

2025 POUISH Design Week, L'utile et l'agréable. (Sep)

2024 The Places, The Spaces, The Irruptions, Galerie DÍNAMO, ESAP, Porto (Juin)

2023 Down The Rabbit Hole, cooperative Octopus, Paris, FR (Mai) exposition personnelle

2022 I See The Dance But I Don't Hear The Music. Performance à Paris Photo, Grande Palais Ephemere, Paris, FR (Nov)

2022 On Abstraction, Opium Philosophie, Poush, Aubervilliers, FR (Oct)

2022 War and Piece. Performance à Border Line, Pavillon Vendome, Paris, FR, (Avril)

2021 Atlas Bazar, Rotolux, Poush Manifesto, Paris, FR, (Nov)

2018 The Town Hall of Serralongue, Languedoc Roussillon, FR, (Août)

2016 Le Palais De Monteurs, Palais de Tokyo, Paris, FR, (Juillet)

2015 Leonid Tsvetkov and Lev Ilizirov / Borders, Van Zijll Langhout / Contemporary Art, Amsterdam, NL, (Nov) 2015 Cutlog 6, Paris, FR, (Oct)

2014 Fieldeye's Funky Wednesday, PhotoQ Bookshop, Amsterdam, NL, (Mai)

2014 Momart at Art Rotterdam 2014, the garage of Van Nellefabriek, NL, (Fev)

2013 Momart presents ALL, Amsterdam, NL, (Nov)

2013 Prospects & Concepts – Mondriaan Fonds toont talent, Rotterdam, NL, (Fev)

2012 Athématique, Espace Brochage Express,

Paris, FR, (Sep)

2011 Galerie Serge Aboukrat, Paris, FR, (Fev) exposition personnelle

2010 Kunstraum Düsseldorf, Düsseldorf, DE, '10 selected positions from the Rijksakademie'

### **Livres d'artistes (sélectionnés)**

2014 'L'envers du Détail'

2009 'Fade out'

2007 'Hostel'

2007 'Asphalt - Israel 2002-2003'

### **Publications (sélectionnées)**

2011 Kunstbeeld, text by Sandra Spijkerman,

2010 De Gids, text by Marieke Barnas,

2008 Le Monde 2, special edition,

### **Éducation**

2003-2008 École des Beaux-Arts Bezalel, Jérusalem

### **Résidences (sélectionnées)**

2009-2010 Académie royale des beaux-arts d'Amsterdam (Rijksakademie van beeldende kunsten), Amsterdam, NL

2011 DCR Guest Studio's, The Hague, NL

### **Bourses (sélectionnées)**

2011 Fund for beeldende kunsten, vormgeving en bouwkunst, NL

2010 Van den Berch van Heemstede Stichting, NL

### **Contact**

+33 (0)6 35 42 27 87

### **Liens sur Internet**

[lev.ilizirov@gmail.com](mailto:lev.ilizirov@gmail.com)

<http://www.levilizirov.com>

<https://www.instagram.com/lev.ilizirov>